



Voltaire-Rousseau *l'éternel duel*

Exposition présentée par les associations voltairiennes de Ferney-Voltaire –
la Société Voltaire, le Centre international d'étude du XVIII^e siècle,
Voltaire à Ferney et le fonds de dotation Voltaire –
avec le concours du Centre des monuments nationaux

Préparée par Andrew Brown, Alex Décotte,
Pierre Leufflen et André Magnan

Château de Voltaire

2012

Images fournies par
la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel,
la Bibliothèque de Genève,
le British Museum de Londres,
le Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency,
la David Rumsey Historical Map Collection,
la Bibliothèque nationale de France,
le Musée des beaux-arts de Dijon
et les Archives de la Maison royale des Pays-Bas

Documents et œuvres prêtés par
Andrew Brown, Jean-Daniel Candaux,
Lucien Choudin et Pierre Leufflen

Nous remercions de leur aide
Ulla Kölving, Daniel Raphoz et
François-Xavier Verger,
administrateur du château de Voltaire,
ainsi que les équipes du
Centre des monuments nationaux

Château de Voltaire,
1^{er} avril au 4 novembre,
tous les jours sauf le lundi,
10h à 13h et 14h à 18h,
juillet et août, tous les jours,
entrée libre

Voltaire-Rousseau

l'éternel duel



Exposition présentée par les associations voltairiennes de Ferney-Voltaire – la Société Voltaire, Voltaire à Ferney, le Centre international d'étude du XVIII^e siècle et le fonds de dotation Voltaire – avec le concours du Centre des monuments nationaux.

Préparée par Andrew Brown, Alex Décotte, Pierre Leufflen et André Magnan

Images fournies par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, la Bibliothèque de Genève, le British Museum de Londres, le Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency, la David Rumsey Historical Map Collection, la Bibliothèque nationale de France, le Musée des beaux-arts de Dijon et les Archives de la Maison royale des Pays-Bas.

Documents et œuvres prêtés par Andrew Brown, Jean-Daniel Candaux, Lucien Choudin et Pierre Leufflen.

Nous remercions de leur aide Ulla Kölving, Daniel Raphoz et François-Xavier Verger, administrateur du château de Voltaire, ainsi que les équipes du Centre des monuments nationaux.



Château de Voltaire 2012

“Je travaille pour me rendre digne de vos regards...”



Dans les derniers jours de l'année 1745, un certain J.-J. Rousseau, âgé de 33 ans, installé tout juste à Paris et qui n'a pas encore percé, prend sa plus belle plume pour écrire à Voltaire, grand poète en renom et son aîné de près de vingt ans. Il a été choisi par le duc de Richelieu, vieil ami de Voltaire, pour abrégé et rajuster une comédie-ballet de sa façon. « Il y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards », lui écrit cette « jeune Muse » encore novice.



Voltaire répond promptement, en regrettant que M. Rousseau doive ainsi employer ses talents à un ouvrage « qui n'en est pas trop digne » et qu'il qualifie lui-même de « misérable croquis ».

Rousseau s'est-il senti traité de haut, dans cette collaboration que ni l'un ni l'autre n'avait cherchée, assez secondaire aux yeux du maître ? On peut le croire, Jean-Jacques étant déjà tout sauf insensible aux nuances affectant sa propre image...

Cinq ans passeront avant qu'il ne s'adresse de nouveau à M. de Voltaire.

“Deux bonnes raisons de chercher à vous aimer...”



- 1. Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.
- 2. Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.
- 3. Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.
- 4. Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.
- 5. Rousseau, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.
- 6. Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, 1964, p. 100.



“Vous avez mal jugé
d'un homme de bien...”

Un Rousseau – pas le nôtre – ayant insulté Voltaire au théâtre, lors d'une représentation d'*Oreste*, Jean-Jacques se disculpe en termes ombrageux: il proteste, il se plaint, il retourne le soupçon en reproche. Trois lignes suffisaient, Rousseau s'en permet trente et se peint en victime: «homme de bien» méconnu, «solitaire» au cœur pur, libre «républicain» – jusqu'à signer ici pour la première fois de sa vie: «J. J. Rousseau, citoyen de Genève».

vous réhabilitez mon frere
par votre pitié de la même de
souffrir celui dont c'est que par
vous pour celui de Genève
mais c'est que de Genève de
bonheur de Genève. La des
dote que vous êtes incapable
d'être, et ne pour pas avoir
le bonheur.

J'ai vu votre lettre de Rousseau, que je ne puis pas
lui donner à la place de la même, car la même est
mais qu'il est impossible de le faire, je ne puis pas
le donner à la place de la même, car la même est
mais qu'il est impossible de le faire, je ne puis pas
le donner à la place de la même, car la même est

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect

Rousseau

Le 30 Janvier 1760

Je suis très sensible à la bonté
de votre lettre.

J. J. Rousseau

La réponse de Voltaire est courte, attentive, un peu sèche peut-être. Accusé d'une imputation injuste qui tombe d'elle-même, il ne s'excusera pas, n'entrera pas dans les dénégations du fier Jean-Jacques. Il salue la «probité» de son correspondant et lui fait crédit du «mérite» évident que sa démarche annonce. Un billet de bon procédé, qu'il signera d'un petit «V» cordial. Cet échange ouvre un second intervalle de cinq ans de silence.

“Vous réhabilitez
le nom de Rousseau...”



- 1. Vous réhabilitez mon frere par votre pitié de la même de souffrir celui dont c'est que par vous pour celui de Genève mais c'est que de Genève de bonheur de Genève. La des dote que vous êtes incapable d'être, et ne pour pas avoir le bonheur.
- 2. J'ai vu votre lettre de Rousseau, que je ne puis pas lui donner à la place de la même, car la même est mais qu'il est impossible de le faire, je ne puis pas le donner à la place de la même, car la même est
- 3. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect
- 4. Rousseau
- 5. Le 30 Janvier 1760
- 6. Je suis très sensible à la bonté de votre lettre.
- 7. J. J. Rousseau



“ Il prend envie de marcher à quatre pattes...”

Voltaire remercie Rousseau de son « nouveau livre contre le genre humain » : le second *Discours*, sombre genèse de l'inégalité sociale. C'est surtout l'occasion de revenir sur le *Discours* de 1750 comme critique du progrès. Intransigent sur l'essentiel – l'utilité des Lumières –, Voltaire concède des abus, dont un vol de manuscrits dont il vient d'être victime, les risques où on l'expose... Joli tour de maître: il va, pour sa défense, publier cette lettre. Sous l'ironie, l'estime est sensible.



Rousseau répond, et longuement – Voltaire ne s'y attendait pas. Réponse polie, adroite, déférente, avec tout le respect dû à « notre chef ». Mais ferme sur le fond, exigeante et vigilante sur l'avenir – protéger Genève des mauvaises influences. Avec cet avertissement à peine voilé: « Qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'avez point faits, tant que vous continuerez à n'en faire que d'inimitables ? ». Et lui aussi publia sa réponse.

- 1. *Discours de l'homme*, 1750, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964, t. 1, p. 100.
- 2. *Discours de l'homme*, 1750, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964, t. 1, p. 100.
- 3. *Discours de l'homme*, 1750, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964, t. 1, p. 100.
- 4. *Discours de l'homme*, 1750, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964, t. 1, p. 100.

“ Vous nous redressez bien sur nos deux pieds...”



“Pardonnez-moi, grand homme,
un zèle peut-être indiscret...”



Le 1^{er} novembre 1755, un séisme majeur, suivi d'un tsunami, ravagea Lisbonne, causant des dizaines de milliers de morts – et déchirant la conscience morale du temps. Voltaire a fait envoyer à Rousseau son *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Au lamento tragique, Rousseau oppose une réfutation de trente pages, protestation d'un croyant, sourd défi aussi :

« Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs vous vivez libre au sein de l'abondance ; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme [...] vous ne trouvez, pourtant, que mal sur la terre. Et moi homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous même expliqué ; vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout. »



“J'espère, et l'espérance
embellit tout...”



- 1. *Le désastre de Lisbonne*, de Voltaire, 1755, Paris, Éditions de la Pléiade, 1978, 128 pages, 12,50 €.
- 2. *Le poème sur le désastre de Lisbonne*, de Rousseau, 1755, Paris, Éditions de la Pléiade, 1978, 128 pages, 12,50 €.
- 3. *Le poème sur le désastre de Lisbonne*, de Voltaire, 1755, Paris, Éditions de la Pléiade, 1978, 128 pages, 12,50 €.
- 4. *Le poème sur le désastre de Lisbonne*, de Rousseau, 1755, Paris, Éditions de la Pléiade, 1978, 128 pages, 12,50 €.

“*Votre lettre est très belle
mais...*”



À longue lettre, courte réponse...

« Mon cher philosophe, nous pouvons vous et moi dans les intervalles de nos maux raisonner en vers et en prose. Mais dans le moment présent vous me pardonerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques qui ne sont que des amusements. »

Le tour est aimable pourtant, et le fond affectueux – Rousseau en fut soulagé, qui confie à un ami :

« J’ai été charmé de la réponse de M. de Voltaire; un homme qui a pu prendre ma lettre comme il a fait mérite le titre de philosophe ».

Sa belle lettre étant restée pendue en l’air, Rousseau prétendra dans ses *Confessions* en savoir la raison :

« Depuis lors, Voltaire a publié cette réponse qu’il m’avait promise, mais qu’il ne m’a pas envoyée. Elle n’est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, parce que je ne l’ai pas lu. »

à M. de Voltaire 12 Sept 1750

mon cher philosophe nous pouvons vous
et moi dans les intervalles de nos maux
raisonner en vers et en prose. mais dans
le moment présent vous me pardonerez
de laisser là toutes ces discussions philo-
sophiques qui ne sont que des amusements.
votre lettre est très belle mais j’ai été
soulagé, qui confie à un ami
J’ai été charmé de la réponse de
M. de Voltaire; un homme qui a pu
prendre ma lettre comme il a fait
mérite le titre de philosophe.

“*Candide, dont je ne puis
parler, je ne l’ai pas lu.*”



- 1. Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, 1782, Paris, Pléiade.
- 2. Voltaire, *Candide*, 1759, Paris, Pléiade.
- 3. Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, 1782, Paris, Pléiade.
- 4. Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, 1782, Paris, Pléiade.

“ Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres ? ”



Dès 1756, leur correspondance a pris fin : la suite se jouera entre scène publique et combat d'ombres – les deux dernières lettres de Rousseau, en 1760 et 1765, restant sans réponse.

La rupture éclate à la parution de l'article « Genève » de l'*Encyclopédie* (1757), écrit par d'Alembert, mais inspiré par Voltaire, qui déplore l'interdiction du théâtre à Genève. Rousseau répond en dénonçant la moralité factice de la scène française : *J. J. Rousseau citoyen de Genève, à M. d'Alembert* (1758). Cible oblique de l'opération, Voltaire l'analysa ainsi, selon Raymond Trousson :

« Voltaire comprit que le Genevois se mettait en travers de son action et en conçut une rancune tenace, d'autant plus que l'ouvrage de Rousseau invitait à se poser des questions : pourquoi un « philosophe » entrait-il en controverse avec un confrère ? Comment pouvait-il enfin adopter un point de vue rétrograde et clérical ? Jusqu'ici homme à paradoxes, Rousseau devient un personnage encombrant. »

Voltaire aussi est encombrant pour Rousseau, politiquement à Genève, intimentement pour cette identité de « Citoyen » que construit son œuvre. Au début de 1760, il rabroue un correspondant qui ose lui parler de Voltaire : « Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres ? Le malheureux a perdu ma patrie. Je le haïrais davantage si je le méprisais moins. » Le fameux « Je vous hais » est en vue.

Pour Voltaire, Rousseau est un traître, et dangereux par son influence. Il ne l'épargnera ni dans ses publications, ni dans ses lettres, ni dans ces notes dont il remplit les marges de ses écrits successifs en les lisant – le *Discours sur l'inégalité*, l'*Extrait du Projet de paix perpétuelle*, le *Contrat social*, l'*Émile* et la *Lettre à Christophe de Beaumont*. Il regrette parfois sa défection, car même

un fou peut être utile à la cause : à sa manière, il rendra hommage à la « Profession de foi du vicaire savoyard », beau morceau détaché de l'*Émile*... en la faisant réimprimer à Genève. Mais le pire est à venir.

En 1764, Voltaire paraît inattaquable. Riche, opulent, gloire du siècle, historien des rois, astre du répertoire, seigneur de Ferney, il occupe dans l'imaginaire européen une position que personne avant lui n'avait connue. Mais avec tout cela, il a peur – comme philosophe. Il redoute, et à juste titre, le pouvoir de nuisance – nuisance extrême, capitale même – de l'Infâme combattu. Il craint de mal finir, victime d'une justice réactionnaire aveuglement imprévisible, celle des « bœufs-tigres » qu'il a fait plier dans l'affaire Calas. Une seule chose le protège : l'anonymat. Nul ne saurait prouver qu'il est par exemple l'auteur du *Dictionnaire philosophique* – publié par lui à Genève cette même année. La dénégation protège alors l'esprit libre – tout le monde sait, chacun se tait.

Rousseau, lui, s'est vu infliger les pires peines, la fuite, l'exil, l'errance, en publiant sous son nom des écrits qui ne pouvaient qu'être condamnés en France et à Genève. Cette innocence revendiquée fut son affaire... Mais en 1764, dans ses *Lettres écrites de la montagne*, il commet l'impardonnable en attribuant ouvertement à Voltaire un des textes les plus punissables du temps, le *Sermon des cinquante*. Ce fut le point de non-retour : Rousseau restera jusqu'à la fin pour Voltaire un délateur, un renégat. À quelque temps de là parut une brochure anonyme et d'attribution contestée, le *Sentiment des citoyens*, obscur écho des querelles genevoises de Rousseau, qui révélait la faille secrète de la vie exemplaire de Jean-Jacques : l'abandon de ses enfants – s'il en fut l'auteur, Voltaire aura été à l'origine des *Confessions*, comme Rousseau crut l'être de *Candide*.

“ Jean-Jacques Rousseau n'est bon qu'à être oublié... ”



1. Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Pléiade, 1964, p. 128.
2. *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Pléiade, 1964, p. 128.
3. *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Pléiade, 1964, p. 128.



“ Je ne vous aime point... je vous hais. ”

Sa lettre de 1756 sur la Providence ayant été imprimée sans autorisation, Rousseau a cru devoir s'en expliquer – l'occasion surtout de purger le passé: dans un ajout confus d'une ineptie attristante, il accuse Voltaire d'avoir tramé son exil de Genève et de le vouer à « mourir en terre étrangère ». La rupture était consommée, de part et d'autre.



Incredible péripétie cinq ans plus tard: Voltaire a-t-il vraiment pu évoquer en public les états de service du jeune Jean-Jacques à Venise chez l'ambassadeur de France, comme valet ou comme secrétaire? Alerté par l'un des huit témoins, Jean-Jacques invente, pour venger son honneur, le «démenti conditionnel». Les éditeurs modernes de leurs correspondances divergent: « consternation » de Leigh devant la « mauvaise foi » de Voltaire, mais Besterman trouve Leigh « lamentablement tendancieux ».

La faute à Voltaire? la faute à Rousseau?

- 1. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.
- 2. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.
- 3. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.
- 4. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.
- 5. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.
- 6. *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 10, Paris, Les Éditions de la Pléiade, 1964.

“ Voltaire en a menti comme un impudent... ”





“*Tout cela est abominable...*”

Voltaire a copieusement annoté ses exemplaires des œuvres de Rousseau qui se trouvent actuellement dans sa bibliothèque à Saint-Petersbourg. Voici un choix représentatif de ses remarques :

pitoyable — fou que tu es, ne sais-tu pas que les Américains septentrionaux se sont exterminés par la guerre? — qu'en sais-tu? as-tu vu des sauvages faire l'amour? — voilà la philosophie d'un gueux qui voudrait que les riches fussent volées par les pauvres — quelle chimère que ce juste milieu! — très beau — singe de Diogène, comme tu te condamnes toi-même! — faux, j'ai eu deux chevaux de carrosse qui ont vécu 35 ans — galimatias — tout cela est abominable et c'est bien mal connaître la nature — trop cynique et révoltant — chimère — cela est confus et obscur — bon — tout cela n'est pas exposé assez nettement — au contraire, les lois protègent le pauvre contre le riche — fade louange d'un vil factieux, et d'un prêtre absurde qu tu détestes dans ton cœur — quoi! te contrediras-tu toujours toi-même? — sophisme — très faux — point du tout — quel style — quel contresens!

JEAN JAQUES ROUSSEAU,
Citoyen de Genève,

A

CHRISTOPHE DE BEAUMONT,
Archevêque de Paris.

Pourquoi tant, Monsieur, que fipe
quelque chose à vous dire? Quelle langue con-
viens-tu nous parler, comment pourrions-
nous nous entendre, & qu'y a-t-il entre vous
& moi?

Cependant, il faut vous répondre: c'est
vous-même qui m'y forcez. Si vous n'avez en-
tendu que mon livre, je vous aurais laïssié dire
sans vous arrêter à ma personne; &, plus
vous avez d'autorité parmi les hommes, moins
il m'est permis de me taire, quand vous vou-
lez me discourir.

Je ne puis m'empêcher, en commençant ce-
te Lettre de réfléchir sur les misères de ma
désinée. Elle en a qui n'ont été que pour moi.
Fairez-ou avec quelque talent, le public
Te justifie. Cependant j'ai peiné ma jeunesse
à dans une brève vieillesse, dont je ne
cherchais point à fuir. Si je l'avois cher-
ché, cela même eût été une misère que dis-
tant tout le feu de premier âge je n'aurois pu
étaler, & que j'aurois trop étalé dans la suite.

*Je commence
à se par
Oxyg, ce
les paroles
toujours
de nos
plus adven-*

— que de futilités écrites avec arrogance!
— quelle conséquence? et mon chien ne
fait-il pas ce qu'il veut? — voilà donc
un incrédule dévot — tu commences par
parler de toi, et tu parles toujours de toi,
tu n'es pas adroit — et toujours toi — et
toujours toi — et toujours toi — tu mens
impudemment — bon cela — hardi et bon
— bon — excellente idée — faux, très faux
— ici tu argumentes bien — tu as raison ici
— trop fort — très beau — quelle fatuité
— on a trouvé cette plaisanterie mauvaise,
elle me paraît fort bonne...

- 1. Lettre de Voltaire au citoyen de Genève, 1764.
- 2. Lettre de Voltaire au citoyen de Genève, 1764.
- 3. Lettre de Voltaire au citoyen de Genève, 1764.
- 4. Lettre de Voltaire au citoyen de Genève, 1764.
- 5. Lettre de Voltaire au citoyen de Genève, 1764.

“*Ici tu argumentes bien...*”



Aux Champs-Élysées... le thème des retrouvailles en ce lieu « plein de campagnes admirables, de prairies charmantes, et de bois délicieux, qui faisaient la demeure des gens de bien après leur mort » connut une vogue immense dans les dernières années du siècle



L'arrivée de Voltaire

Dans cette gravure, dédiée à Catherine de Russie, Voltaire est accueilli aux Champs-Élysées par Henri IV, sous les regards bienveillants de Louis XIV, Louis XV et Pierre le Grand, et de Coëntelle et Racine. Un génie présente au roi *La Henriade* qu'il le glorifie à jamais. À droite, l'ombre de Rousseau se dispose à traverser l'Achéron pour rejoindre les heureux élus.

Le tour de Jean-Jacques

Portant ses « ouvrages immortels », Rousseau débarque aux Champs-Élysées. Socrate lui tend la main, entouré de Platon, de Montaigne et de Plutarque, tandis que Diogène, au sol, étincelle sa lanterne, « satisfait d'avoir enfin trouvé l'homme qu'il cherchait ». À gauche, Sapho et Le Tasse, plus loin Homère, avec les guerriers qu'il a chantés, au fond, sous les arbres, Voltaire s'entretient avec un grand prêtre. Ouvre de Morran le Jeune, 1780.



Mirabeau l'orateur

Mort en 1791, Mirabeau retrouve aux Champs-Élysées ceux qui sont partis avant lui: Benjamin Franklin le couronné, Jean-Jacques Rousseau le salue. À gauche, Fénelon et Mably, Voltaire conversant avec Montesquieu; à droite, Demosthène et Cicéron, commentant son sermon. Autre image due à Morran le Jeune. 1791. Les quatre gravures, British Museum, Londres.

Une réconciliation, mais sans Rousseau

Henri IV à nouveau fait les honneurs: il accueille aux Champs-Élysées Frédéric II de Prusse et le réconcilie avec Voltaire. Parmi les assistants qu'on peut identifier, Homère, Esopé, Dante, Pétrarque et Bératrice. Diogène a rallumé sa lampe: Jean-Jacques l'aurait-il docile ?



Entente cordiale... quand il faut attaquer la France, ses révolutionnaires sanguinaires, puis son empereur, les caricaturistes anglais n'oublient jamais Voltaire et Rousseau, les deux pères, à leurs yeux, du catachysme déferlé sur l'Europe.

Régénération patriotique

Devant un parlement britannique gagné à la Révolution, le premier ministre William Pitt se voit accusé de s'opposer au progrès à la française. Face à lui, ses procureurs et ses juges, et dans le fond les parlementaires, tous sans-entrées. Assis au bureau, l'auteur et politicien Richard Brinsley Sheridan thèse un ouvrage général du guide-miroir de la conscience : à sa droite cinq volumes, dont les titres de Voltaire et Rousseau. En bas à droite, quelques parlementaires se recueillent en brûlant la Bible et la Grande Charte de 1215. James Gillray, 1795. British Museum, Londres.



La théophilanthropie, religion des temps nouveaux...

Dans une allégorie complexe de la situation politique anglaise, on voit à droite Louis Marie de La Révellière-Lépeaux, membre du premier Directoire en 1795, représenté en pape de la théophilanthropie. Le moineau Léviathan, sortant des vagues, à la tête de Francis Russell, 5^e duc de Bedford, opposant de William Pitt. À droite, l'autel d'une nouvelle Trinité : la Semblance pleurer la mort d'un moineau, un volume de « Rousseau » à la main, le pied posé sur la tête de Louis XVI. Sur le pilier de droite, et dans le creux du poème qu'accompagne la gravure, on retrouve Voltaire. James Gillray, 1798. British Museum, Londres.



Les pommes et les crottes

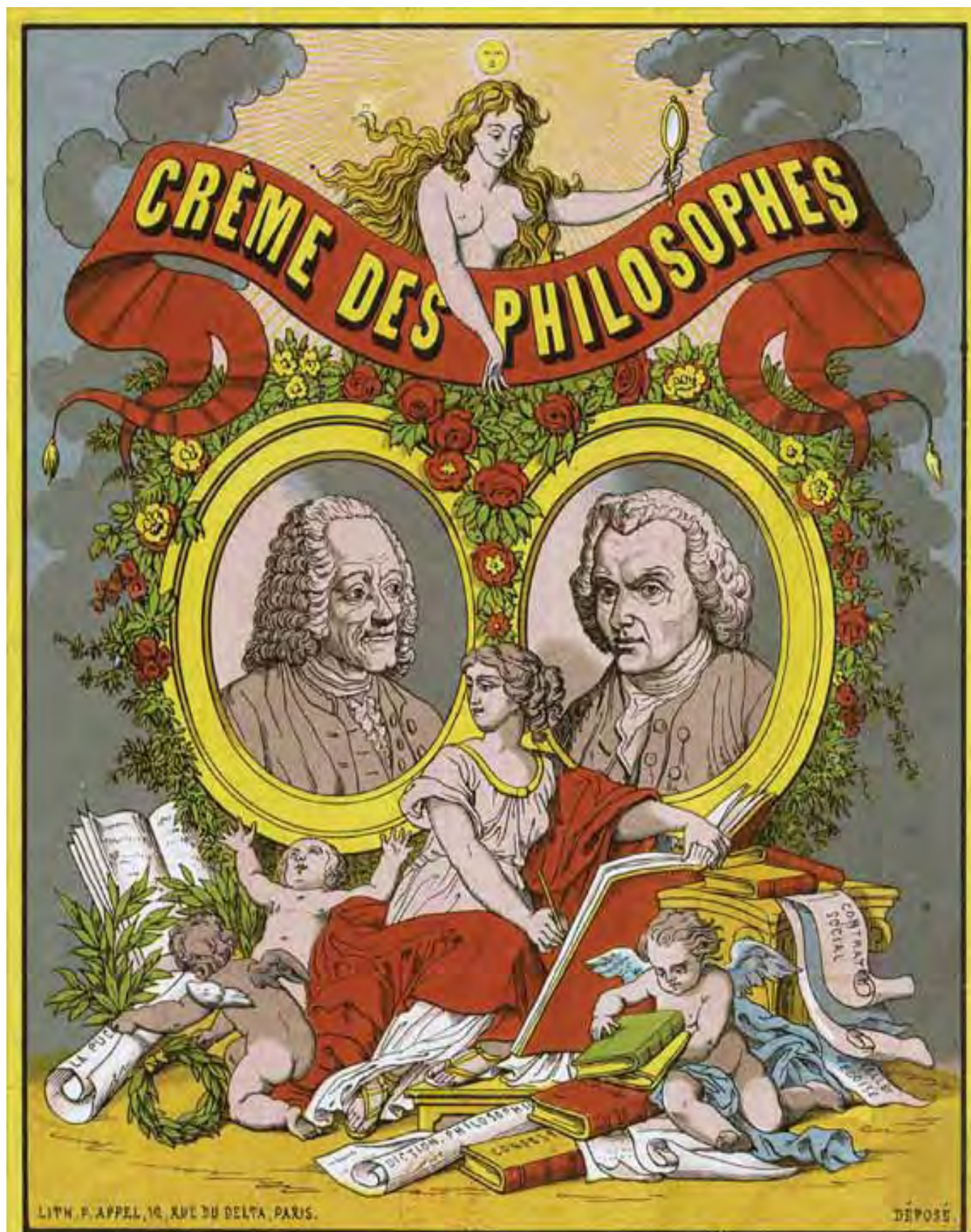
Sur le bûcher qui brûle au Temple de la Reconnaissance, les broches pommes anglaises et celles de leur alliés flottent de conserve, tandis qu'un faucon déverse du croûton de cheval, une grosse croûte Napoléon en tête. Enversés dans l'ennemi tas, avec divers politiques anglais, des crottes bouffées ont tué Voltaire et « Rousseau », et même d'Alembert. Parmi les croûtes en voie de submersion, Robespierre, Marat et Condorcet. James Gillray, 1800. British Museum, Londres.

Mon cher lecteur, il est temps de te dire,
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire,
A ses vassaux donnait un grand régal...



Cette gravure énigmatique, de date incertaine, s'inspire en partie du cinquième chant du poème épique de Voltaire, *La Pucelle*, chant dans lequel le père Grisbourdon raconte à Satan les suites fatales de sa tentative de viol visant la vertueuse mais appétissante Jeanne d'Arc. Ici Satan, les clés de l'Enfer en main, son bras autour de l'épaule de Péché, sa fille préférée, préside au « grand régal ». Voltaire est présent, assis sur le dos d'un homme à quatre pattes qui, servi par un diable, mange des livres. Derrière Voltaire, un personnage qui semble porter aussi une couronne de laurier – un poète, dans ce cas – s'agrippe au Patriarche, à moins qu'il ne le guide. Un singe diabolique s'ajoute au groupe. A droite, un diable érudit consulte un registre. Le mangeur de livres serait, dit la tradition, Jean-Jacques Rousseau. Dévore-t-il ses propres écrits, ou bien ceux de Voltaire ? Le poète est-il Milton, aveugle, qui a peuplé son *Paradis perdu* de nombreux acteurs infernaux ? ou bien Dante, guidé aux Enfers par Virgile et accompagnant à son tour Voltaire ? Ou bien s'agit-il non pas d'un poète mais du père Grisbourdon lui-même ? La gravure, conservée par la Bibliothèque nationale de France, est anonyme, et porte comme légende les deux premiers vers du cinquième chant du poème :

Ô mes amis, vivez en bons chrétiens,
C'est le parti, croyez moi, qu'il faut prendre.



Si les noms de Voltaire et de Rousseau figurent souvent dans la publicité parisienne du XIX^e siècle – grâce à la présence d'établissements commerciaux dans le boulevard Voltaire et la rue Jean-Jacques Rousseau – il est rare de les voir employés ensemble. L'imprimeur de cette lithographie, François Appel, ayant été actif dans la rue du Delta entre 1875 et 1890, on peut supposer que la Crème des Philosophes a vu le jour en 1878, centenaire du décès des deux philosophes. Bibliothèque nationale de France.

Liste des ouvrages exposés

“ L’homme est bon naturellement...” ”

Édition genevoise du premier grand ouvrage de Rousseau, le *Discours qui a remporté le prix de l’Académie de Dijon en l’année 1750*, où il s’efforce de démontrer que « l’homme est bon naturellement et que c’est par [les] institutions seules que les hommes deviennent méchants ». Quand, en 1755, Voltaire accuse réception du deuxième discours, sa lettre est plutôt une réaction au discours de 1750. Rousseau jugera lui-même assez sévèrement son premier essai, disant qu’il « manque absolument de logique et d’ordre », deux défauts graves aux yeux de Voltaire.

Discours qui a remporté le prix de l’Académie de Dijon en l’année 1750. Sur cette question proposée par la même académie: si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. Genève, Philibert, vers 1759. Collection Andrew Brown.

“ Comme tu mets tout dans un faux jour...” ”

L’envoi par Rousseau de son deuxième discours, celui de 1755 sur l’inégalité parmi les hommes, provoqua la lettre de Voltaire du 30 août de cette année: « On n’a jamais tant employé d’esprit à vouloir nous rendre bêtes. » Mais la vraie réponse de Voltaire au texte de Rousseau figure en marge de son exemplaire de l’ouvrage, la dernière annotation résumant les autres: « tout cela est abominable et c’est bien mal connaître la nature ». Les positions fondamentales des deux hommes sont déjà, et resteront toujours, diamétralement opposées.

Rousseau, *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, Rey, 1762. Collection Andrew Brown.

“ Votre nouveau livre contre le genre humain...” ”

Édition de la lettre de Voltaire à Rousseau du 30 août 1755. Elle comporte un « Avertissement » du rédacteur anonyme: « Nous continuons notre Collection de pièces fugitives; et l’état turbulent de la littérature moderne ne nous laisserait pas manquer de matériaux [...] il y a de viles productions qui méritent de demeurer dans la fange où elles sont nées. Pour celles où quelques beaux esprits, acharnés les uns contre les autres, se disent réciproquement leurs vérités, il n’est pas inutile qu’elles paraissent et qu’elles soient conservées. »

Lettre de Voltaire à M. J. J. R. C. D. G. Lettre de Mr de La Beaumelle à M. G. No. IV. [Allemagne], 1756. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Ô malheureux mortels ! ô terre déplorable...” ”

L'émotion de Voltaire au séisme qui détruisit Lisbonne en novembre 1755 fut immédiate et profonde, la première version du poème ne lui ayant pris que quelques jours. La réponse de Rousseau – sa fameuse lettre sur l'optimisme – fut de se plaindre de voir miné son espoir : « j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. » Voltaire répondra : « vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques, qui ne sont que des amusements ».

Poèmes sur la religion naturelle, et sur la destruction de Lisbonne. 1756. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ On ne souffre point de comédie à Genève...” ”

Dans son article de l'*Encyclopédie* sur Genève, d'Alembert, encouragé par Voltaire, critique l'interdiction du théâtre dans la ville de Calvin. Début 1758, Rousseau prend longuement la défense de cet interdit, et revisite les thèmes de ses deux discours : « C'est le mécontentement de soi-même, c'est l'oubli des goûts simples et naturels qui rendent si nécessaires un amusement étranger. » C'est au cours de la rédaction de ce texte que l'hostilité de Rousseau envers Voltaire se confirme et s'amplifie...

J. J. Rousseau citoyen de Genève, à Mr d'Alembert ... sur son article Genève ... et sur le projet d'établir un théâtre de comédie dans cette ville. Amsterdam, Rey, 1759. Collection Andrew Brown.

“ Le meilleur des mondes possibles...” ”

Rousseau assurera, dans ses *Confessions* n'avoir jamais lu *Candide*, tout en avançant que le fameux roman, premier best-seller du temps avec *La Nouvelle Héloïse*, avait constitué la réponse tardive de Voltaire (1759) à sa lettre sur l'optimisme de 1756. Ici, la première édition illustrée de *Candide*, probablement italienne.

Voltaire, *Candide, ou l'optimisme*, London [sic], 1772. Collection Andrew Brown.

“ Il est d'un grand prince très instruit...” ”

Voltaire attribuait à Frédéric de Prusse, invulnérable lui, l'un de ses textes les plus dangereux, le *Sermon des cinquante*. Cette attaque frontale contre le christianisme et ses origines juives fut publiquement attribuée à Voltaire par Rousseau dans ses *Lettres écrites de la montagne*, délation que Voltaire ne pardonnera jamais.

Voltaire, *Sermon des cinquante*, 1759. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Sous peine d’une brochure de Jean-Jacques...” ”

L’empereur de la Chine emprunte la plume de Voltaire pour regretter l’omission de son pays dans l’*Extrait du projet de paix perpétuelle de l’abbé de Saint-Pierre* de Jean-Jacques, publié en 1761. « Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n’avoir jamais aucune querelle, sous peine d’une brochure de Jean-Jacques, pour la première fois; et du ban de l’Univers, pour la seconde. » L’empereur rejoint ainsi Saint-Pierre et Rousseau dans l’avancement de projets parfaitement irréalistes.

Voltaire, *Rescrit de l’empereur de la Chine*, 1761. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Garde tes baisers, ils sont trop âcres...” ”

Si Voltaire apprécia peu Rousseau politique et philosophe, Rousseau romancier lui inspira un profond dégoût. Ici, en quatre lettres attribuées au marquis de Ximenès, Voltaire critique la langue de Rousseau, l’action et l’esprit du roman – « trois à quatre pages de faits et environ mille de discours moraux » –, et déplore ses attaques contre les mœurs et la société françaises. Les « baisers âcres » de Julie et son « faux germe » fournissent des leitmotivs à sa critique acerbe du grand roman, rival de *Candide*.

Voltaire, *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloisia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*, 1761. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Un fatras d’une sottise nourrice...” ”

Si *Julie ou la nouvelle Héloïse* a déplu à Voltaire, *Émile ou de l’éducation* n’eut pas plus de succès: une « bavarderie atroce et extravagante », dira-t-il. Par contre, un morceau de l’*Émile*, la « Profession de foi du vicaire savoyard », mise en cause de maints éléments fondamentaux de la religion chrétienne, est pleinement approuvé par Voltaire – et il le fait réimprimer à Genève dans son *Recueil nécessaire* à côté de ses ouvrages les plus radicaux, dont... le *Sermon des cinquante*.

Rousseau, *Émile, ou de l’éducation*, Amsterdam [Paris], 1762. Collection Andrew Brown.

“ Cela n’est pas bien, Jean-Jacques...” ”

Ayant appris la rupture survenue entre Rousseau et son protecteur, le grand philosophe écossais David Hume, Voltaire écrit à ce dernier le 24 octobre 1766 pour lui relater ses propres démêlés avec le Citoyen de Genève. Le pamphlet se termine sur une *Lettre de M. de Voltaire au docteur Jean-Jacques Pansophe*, texte dont Voltaire nia la paternité, inventaire cumulé des exemples démonstratifs de l’absence de bonne foi, de bon sens et de modestie chez Jean-Jacques.

Voltaire, *Le Docteur Pansophe, ou lettres de monsieur de Voltaire*, Londres [Paris], 1767. Collection Andrew Brown.

“ Le procès de l’ingratitude contre la bienfaisance... ”

Cette édition de la lettre à David Hume est sortie des presses d’un des imprimeurs genevois de Voltaire, très probablement Gabriel Grasset, responsable de la publication de presque tous les écrits clandestins de Voltaire à partir de 1764.

Voltaire, *Lettre de monsieur de Voltaire à monsieur Hume*, [Genève, 1766]. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Cet article semble pueril et contradictoire... ”

C’est ainsi que Voltaire balaie, dans ses *Idées républicaines* de 1766, une des thèses avancées par Rousseau dans son *Contrat social* – ou *antisocial*, dira-t-il. Le premier propriétaire de l’exemplaire exposé ici s’indigne de ce que Voltaire « veuille les donner comme idées d’un Genevois. Il y a tant d’absurdités que je serais très fâché qu’un Genevois les eût pensées. » Ce texte s’inscrit dans le cadre des troubles civils récurrents à Genève dans les années 1760.

Voltaire, *Idées républicaines, par un membre d’un corps*, [Genève, 1766]. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Brûlons théâtre, actrice, auteur, souffleur... ”

Une des contributions les plus retentissantes et les moins appréciées de Voltaire aux difficultés politiques de Genève fut son poème burlesque, *La Guerre civile de Genève*, paru en 1767. Dans cette édition illustrée, une des planches montre Rousseau assistant à l’incendie du théâtre de Genève – dont le poème le rend responsable – en compagnie de Thérèse Levasseur (« Vachine ») et d’un théologien, sans doute Jacob Vernet.

Voltaire, *La Guerre civile de Genève. Nouvelle édition*, Paris [sic], 1767. Collection Andrew Brown.

“ Pétri d’orgueil et dévoré de fiel... ”

Rousseau et Thérèse Levasseur sont fort maltraités dans *La Guerre civile de Genève* :

Au pied du mont sont des antres sauvages
Du dieu du jour ignorés à jamais ;
C’est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit ce sombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d’orgueil et dévoré de fiel
Il fuit le monde, et craint de voir le Ciel.
Et cependant sa triste et vilaine âme
Du dieu d’amour a senti la flamme.
Il a trouvé pour charmer son ennui
Une beauté digne en effet de lui...

Voltaire, *La Guerre civile de Genève, ou les amours de Robert Covelle. Poème héroïque avec des notes instructives*, Bezançon [Genève, Grasset], 1768. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Il aura des autels, quand il naîtra des hommes...” ”

Les éditeurs de Voltaire ne suivaient pas toujours la ligne du maître. Ici est inséré, dans une édition de *La Guerre civile de Genève* où Rousseau est, comme on l'a vu, sérieusement maltraité, un poème de Charles-Georges Fenouillot de Falbaire qui soutient fermement Jean-Jacques contre les attaques dont il a été victime. Le poème est de 1763, date où son auteur l'envoya à l'artiste La Tour.

Voltaire, *La Guerre civile de Genève, ou les amours de Robert Covelle, poème héroïque, avec des notes instructives. Nouvelle édition. Augmentée du portrait de J. J. Rousseau*, Bezançon [sic], 1769. Collection Jean-Daniel Candaux.

“ Le désespoir des philosophes...” ”

Le buste rayonnant du Christ, soutenu par la Bible, la Tradition, les Conciles, le Saint-Siège et les Pères de l'Église, écrase l'Erreur, qui vomit l'*Encyclopédie*. Parmi les ouvrages terrassés, l'*Émile* de Rousseau, *La Pucelle*, le *Dictionnaire philosophique* et l'*Épître à Uranie* de Voltaire, *De l'esprit* d'Helvétius et l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. Ce libelle d'Élie Harel, prédicateur et polémiste, a paru pour la première fois à Porrentruy en 1781. La réédition de 1817 contribue à la campagne cléricale menée à cette date contre la prolifération d'éditions des œuvres de Voltaire et de Rousseau, grand désespoir des croyants.

Marie-Maximilien (Élie) Harel, *Voltaire. Particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, Paris, Le Clere, 1817. Collection Andrew Brown.

“ Rousseau, non moins corrompu que Voltaire...” ”

Les autorités ecclésiastiques, n'ayant pas réussi à empêcher la publication de l'édition de Kehl des œuvres de Voltaire à la veille de la Révolution, s'activent de nouveau pendant les premières décennies du siècle suivant dans l'espoir d'arrêter de nouvelles contagions. Voltaire surtout est cause de tous les maux, «un plus grand fléau que la peste»; Rousseau quant à lui «est parvenu, malgré ses inconséquences perpétuelles, à jeter des doutes, des incertitudes sur les vérités les mieux établies.»

Louis Silvy, *Les Fidèles catholiques aux évêques, et à tous les pasteurs de l'Église de France, au sujet des nouvelles éditions des œuvres de Voltaire et de Rousseau*, Paris, Egron, 1817. Collection Andrew Brown.

Centre international d'étude du XVIII^e siècle

ADRESSE BP 44, F-01212 Ferney-Voltaire cedex
VISITEURS 26 Grand'rue, Ferney-Voltaire
TÉLÉPHONE 04 50 28 06 08 (+33 4 50 28 06 08)
FAX 09 59 34 42 11 (+33 9 59 34 42 11)
COURRIEL cieds@c18.net
INTERNET c18.net

Fonds de dotation Voltaire

ADRESSE 26 Grand'rue, F-01210 Ferney-Voltaire
TÉLÉPHONE 04 50 28 06 08 (+33 4 50 28 06 08)
FAX 09 59 34 42 11 (+33 9 59 34 42 11)
COURRIEL contact@fonds-voltaire.org
INTERNET fonds-voltaire.org

Société Voltaire

ADRESSE BP 44, F-01212 Ferney-Voltaire cedex
VISITEURS 26 Grand'rue, Ferney-Voltaire
TÉLÉPHONE 04 50 28 06 08 (+33 4 50 28 06 08)
FAX 09 59 34 42 11 (+33 9 59 34 42 11)
COURRIEL secrtaire@societe-voltaire.org
INTERNET societe-voltaire.org

Voltaire à Ferney

ADRESSE 26 Grand'rue, F-01210 Ferney-Voltaire
TÉLÉPHONE ET FAX 04 50 28 27 85 (+33 4 50 28 27 85)
COURRIEL info@voltaire-a-ferney.org
INTERNET voltaire-a-ferney.org

**SITE INTERNET
DE L'EXPOSITION**

